

# **Discourse and Culture of Argumentation**



Denis MIEVILLE  
Université de Neuchâtel (Suisse)

## Discours, argumentation et représentations

*Sans mots, sans écriture et sans livres,  
il n'y pas de concept d'humanité.*  
(Hermann Hesse)

**Abstract :** In this paper, I try to focus on the relationship between argumentation and representations against the background offered by the developments in Natural Logic. The concept of *schematization* proves to be of central importance, and it is best understood in the light of these five postulates: *the dialogism, the context of communication, the representations, the cultural pre-constructs, the construction of discursive objects*. The perspective that I am advocating is a Piagetian one, namely a form of constructivism that underlines the dynamic relation between the elements involved. The main advantage of the concept of schematization is the fact that it helps us understand better that every discourse is the expression of a unique event that incorporates a wide range of representations and images; the analysis of these representations is also a useful tool in the process of the critical reconstruction of a discourse.

**Keywords :** schematization, discourse, elaboration of representations, communication, reconstruction of discursive objects.

### 1. Prologue

Habillé de noir, l'œil encombré d'une plénitude sereine, le ton légèrement enroué, un peu prédicateur, j'aime à répéter, « au commencement était le verbe ». Mais, à cet extrait du Prologue selon l'apôtre Jean, je préfère encore évoquer un autre apôtre, celui de la linguistique, Ferdinand de Saussure qui écrivait ceci : « Il ne saurait y avoir dialogue sans langue, c'est-à-dire, sans système de signes commun qui rende possible la communication ». Et, comme corollaire, je pense que l'on peut tous admettre que la forme première et la plus manifeste de l'interaction sociale réside dans la capacité humaine de symbolisation et de communication par le moyen du dialogue. Un dialogue (ou une activité dialogique) apparaît ainsi comme une interaction langagière à double finalité : transactionnelle d'une part et actionnelle d'autre part. Je vous parle, et cette activité d'essence dialogique, se déploie dans le temps d'un discours et dans l'espace de nos consciences, et c'est bien une activité qui d'une certaine manière s'auto-génère comme processus interactionnel à visée pragmatique.

Lorsque je parle, lorsque j'écris, je le fais pour agir sur quelque auditoire, par exemple et parmi d'autres objectifs, pour tenter de l'intéresser à mon propos. Cette compétence discursive qui, de manière erronée, semble un acquis naturel, et naturellement mise en usage, pose d'emblée de multiples problèmes dès lors que l'on essaie de saisir les mécanismes de cette intervention par rapport à sa mise en œuvre, une intervention que toute conversation, tout discours constitue ! Lorsque je lis un texte, lorsque je participe à une conversation, lorsque j'alimente un dialogue, généralement, je sais de quoi on parle et, bien souvent, pourquoi on le fait. Mais dès que je me pose la question de « comment je le sais ? », un océan de questions aux profondeurs abyssales, que dis-je, hadales, me submerge !

## **2. Quelques questions**

En agissant de manière discursive, de quelle façon participe-t-on à la co-construction ou à la reconstruction d'un monde d'objets de discours organisés en réseaux de connaissance et inclus dans un espace dans lequel l'argumentation et le raisonnement prévalent ? De quelle manière ai-je procédé pour introduire dans un discours un élément tel qu'il peut être reconnu pour quelqu'un comme le signe de quelque chose ? De quoi est-il signe ? Comment ai-je pu et su déterminer que c'est ce signe-là qui importe et pas un autre ? Existe-il une encyclopédie des signes ? Un signe peut-il exister sans que quelqu'un le perçoive en tant que signe ? Et qu'est-ce qu'un signe ?

Une action discursive a donc pour objectif d'orienter la pensée non pas vers un objet, mais vers un acte que le récepteur doit produire pour son propre compte ! Mais comment m'assurer et sur quelle base concevoir un discours, de manière à ce qu'il remplisse l'enjeu pour lequel il a été produit ? Mes mots écrits aujourd'hui, auront-ils l'effet escompté, à savoir celui de faire réfléchir à propos d'une problématique difficile ? Et ces mêmes mots auront-ils le même effet devant l'Assemblée Nationale Roumaine ?

Nous le savons tous, le mot « chien » ni ne mord, ni n'aboie, et dans un contexte discursif, donc dialogique donné, ce mot active des actions fondées sur l'informulé qui informent les formulés ! De quelle nature sont ces actions et comment saisir quelque chose de ces informulés ?

## **3. Une théorie pour inscrire nos questions**

Lorsque l'on veut répondre à ces questions et à beaucoup d'autres, il est indispensable de disposer d'une théorie qui permette d'explicitier et donc de partager les concepts étudiés, les principes acceptés et les postulats fondateurs. Une telle théorie doit être capable d'abriter et de mettre en perspective critique les questions posées. Une théorie n'est pas vraie en soi, elle a été développée de manière à être cohérente et à répondre dans la cohérence qu'elle inscrit, aux objets problématiques qu'elle ausculte ; elle doit ainsi échapper à la confession du philosophe, certes stimulante et bien souvent brillante, mais généralement

peu incluse dans une structure théorique organisée, explicitée et stabilisée. Une théorie permet ainsi de saisir, dans une perspective déclarée, les questions qui se posent et, dans ce cadre, d'en proposer des réponses et/ou de poursuivre la quête du savoir.

La science appréhende ses objets de connaissance en élaborant des systèmes de formes dans un langage et non pas sur des données sensibles. La science travaille donc sur des représentations. Quelle est la nature de ces représentations ? La science vise le réel, celui du monde des choses, comme celui du monde des actions. Pourtant, la science ne nous parle pas du réel bien que ses interventions opèrent dans un monde accessible à nos sens. La représentation des choses et des faits du scientifique est l'expression en puissance d'une possibilité, et nous apparaît, en tant que telle, comme un élément de notre réalité. Les sciences de l'homme tentent de constituer des objets qui seront des représentations transposées des vécus. Tout est réduit en épures, en configurations abstraites complètes en leur genre, mais incomplètes relativement à nos expériences. Dans la perspective de l'étude de la communication, il y a la nécessité de reconnaître alors le rôle de la représentation comme l'action de présenter le construit de quelque chose aux yeux de quelque auditoire, c'est-à-dire, une schématisation. Ce sont ces épures qui constituent le réel de notre théorie, et c'est à partir d'elle que la science inscrit et développe des réflexions constructives. Toute théorie offre ainsi, par le fait même qu'elle se prévaut de se présenter comme telle, sa manière de représenter, c'est-à-dire, une représentation particulière de représentations.

L'image du réel que fournit la science est toujours un réel expliqué, il est donc toujours partial, partiel et provisoire. C'est dans cette perspective, dans laquelle la notion de représentation comme épure d'une certaine réalité prédomine, qu'il va falloir plonger nos réflexions à propos de la représentation et du rôle que joue cette notion. La réalité, insaisissable en tant que telle, apparaît ainsi quelque peu écrasée par la représentation qui veut l'approcher. On comprendra donc la nécessité de déclarer les assises mêmes d'une théorie dont il faut admettre que sa conception déterminera profondément la nature des réponses qu'on lui demande.

Il m'est donc indispensable de poser les postulats de la théorie que j'ai contribué à développer avec notamment Jean-Blaise Grize, Rebecca Bendjama, Denis Apothéloz et bien d'autres, et dont je prétends qu'elle est à même de décrire à sa manière, les mécanismes constitutifs d'une schématisation et cela, dans ce double mouvement que constituent d'une part la construction de l'organisation discursive schématisée offerte ou imposée, et d'autre part, sa reconstruction en fonction des signes qui y seront reconnus. Le cadre théorique est ainsi l'expression de la représentation paradigmatique, donc explicative, dans lequel j'interroge mes objets problématiques. Cette perspective est en un sens piagétien, constructiviste, dans la mesure où l'on y considère le jeu dynamique d'accommodation et d'assimilation. Cette représentation-là reste fondamentale et oriente toute réflexion qui porte sur le thème de la représentation. Les postulats que j'évoquerai maintenant, déclarent et éclairent l'esprit de la théorie en question ; ils sont à appréhender de manière interdépendante.

Ainsi, dans un premier temps, j'esquisserai les postulats qui me semblent indispensables pour aborder la communication sous l'aspect d'une logique du sens commun et que nous appelons logique naturelle ; cette théorie est ainsi nommée naturelle parce qu'elle est indissociablement soudée, articulée, à une langue naturelle et qu'elle considère les objets discursifs comme intimement associés aux activités de pensées qui ont contribué à les façonner. C'est dans le cadre de cette théorie que j'inscris mes questions. C'est en fonction de ce cadre que je tenterai de clarifier de quelle manière je pense le signe, et que j'évoquerai la notion complexe de représentation.

#### 4. Les postulats

Lorsque l'on agit discursivement, il est indéniable que l'on construit progressivement un monde d'objets d'une certaine nature dont l'architecture complexe est ainsi constituée de manière à être non pas reconnue comme telle, mais reconstruite par celui pour lequel ce monde est destiné. Discourir ou écrire, je l'ai déjà évoqué, sont donc des activités constructives complexes qui façonnet de manière progressive un univers de sens : une schématisation !

*Une schématisation a pour rôle de faire voir quelque chose à quelqu'un. C'est une représentation discursive orientée vers un allocutaire de ce que son auteur conçoit ou imagine d'une certaine réalité. Elle a toujours une dimension descriptive (Grize 1996).*

Une schématisation est ainsi une mise en scène pour autrui, une représentation comme production d'un spectacle ! Un tel univers est l'expression de l'élaboration discursive d'un monde qu'un locuteur particulier conduit, en fonction d'un objectif déterminé, par rapport à un auditoire spécifique, toujours dans le cadre d'un contexte bien particulier et, bien entendu, avec la finalité d'agir sur cet auditoire. La logique naturelle apparaît ainsi comme le système des opérations logico-discursives mises en œuvre lorsqu'on édifie progressivement une schématisation.

En fonction de toutes ces finalités et conditions, il apparaît comme indispensable que l'organisation discursive construite et proposée à l'autre, doit être reconnue dans ces éléments constitutifs comme autant de signes induisant une action de reconstruction à partir de représentations, donc comme un ensemble d'opérations organisées. Il s'agit de tout mettre en œuvre de telle sorte que ce qui est représenté (présenter devant) par un locuteur pour un auditoire, le soit en fonction des représentations (ce qu'on est pensé connaître de), et que cette construction induise une reconstruction chez l'auditoire, c'est-à-dire la construction à partir des signes reconnus d'une représentation (schématisation) si possible comme épure conforme au projet originelle du locuteur. Il nous faut donc déclarer les principes primitifs auxquels nous adhérons, c'est-à-dire, ce que nous postulons comme éminemment basique pour soutenir notre édifice théorique.

**Le dialogisme.** Un tel jeu d'anticipation de représentations reconnaissables postule de manière fondamentale que toute activité discursive est essentiellement d'essence dialogique. Il s'agit du premier postulat qui est à la base de notre démarche. Toute activité énonciative à propos d'un objet de discours thématisé porte les traces d'autres locuteurs par rapport auxquelles elle est identifiée ou identifiable. De même, toute énonciation porte les traces des locutés auxquels elle s'adresse, des locutés qui, dans la perspective dialogale, sont amenés à être considéré comme des locuteurs possibles, et partant, comme capables à leur tour et en écho aux énonciations initiales, d'y répondre *hic et nunc*, par de nouvelles énonciations.

**Le contexte de la communication.** Au-delà même de cette réaction anticipative aux propos possibles de l'auditoire, ainsi que de l'histoire des discours tenus et reconnus à propos de ce qui est thématisé, le vécu de la situation d'interlocution et/ou sa représentation déterminent des réactions ou des choix d'actions, de stratégies et de sélections discursives, inscrites dans le matériau de la communication. On peut y reconnaître une dimension effective et concrète, celle associée au contexte dans lequel le discours prend vie.

En plus de cette dimension effective, il y a également une dimension théorique de la situation associée à la communication et qui est fondée sur la perception socio-historique de l'échange. La forme des propos du locuteur en dépend largement.

*La situation entre dans l'énoncé comme un constituant nécessaire de sa structure sémantique. (Boutet 1994)*

**Les représentations.** La théorie de la logique naturelle postule que tout locuteur, en fonction des objectifs qu'il poursuit, se doit de disposer d'une représentation de son auditoire, d'une représentation de lui-même par rapport à cet auditoire, d'une représentation de l'objectif qui l'anime, d'une représentation du contexte dans lequel il agit discursivement, d'une représentation de la représentation que son auditoire possède du locuteur qui agit sur lui, etc. La représentation est partout ; elle est capitale. Elle est essentiellement socio-culturelle, issue de pratiques, de matrices culturelle et d'enculturations. Elle est ce que tel acteur croit savoir, sait, déduit ou induit de telle entité, de telle situation et de tel auditoire ; elle est essentielle à l'élaboration réussie d'un micro-univers de connaissances conforme aux intentions. Sans elle, il est impossible de concevoir un discours capable d'inoculer les indices de la reconstruction de la schématisation que lui offre, impose ou invite à partager, l'acteur de l'interaction discursive. Sans tenir compte d'elles, le pari de la communication est une gageure vouée à l'échec !

Ces représentations participent à l'élaboration des images que le locuteur entend incruster dans son discours, des images qui correspondent à l'existence de signes de quelque chose pour quelqu'un et qui, si convenablement déterminés, contribueront à induire chez l'auditoire les actions discursives

constructives et constitutives du sens souhaité, à savoir, une représentation d'une ontologie discursive locale à fonction pragmatique.

Il y a donc à ce niveau, un triple mouvement constitutif : le premier réside dans la construction d'une schématisation (un FAIRE par rapport à telles représentations de tel auditoire et dans telle situation), le deuxième consiste en l'action que cette schématisation vise à promouvoir, (FAIRE RECONSTRUIRE par tel auditoire et dans telle situation), pour finalement viser à faire agir, (Le reconstruit pour FAIRE FAIRE). On observe ainsi ces trois mouvements de la représentation, à savoir : se représenter en tant que ce qu'on pense connaître de la finalité, du contexte, de l'allocutaire, de soi-même..., pour mettre en œuvre des activités logico-discursives de telle manière à représenter en tant que « présenter devant » pour induire une reconstruction de la schématisation visée par un locuteur pour un auditoire, c'est-à-dire la représentation d'un micro univers.

Pour récapituler et en y ajoutant la dimension importée par la théorie elle-même, il y a la représentation paradigmatique en tant que cette image du réel expliqué et écrasé que fournit la théorie ; il y a la représentation en tant que produit d'une activité qui sait, qui pense connaître quelque chose de quelque entité ; elle peut être de nature mentale, discursive ou sociale, ... ; il y a également la représentation en tant que schématisation construite et reconstruite. Nous pourrions en ajouter une nouvelle : il s'agit du modèle qui représente à sa manière l'organisation complexe de l'objet de discours thématisé. Si l'on construit, on construit entre autres choses, un objet de connaissance ; il s'agit d'un objet dont la structure est complexe et qui exige une description opératoire solide ! Le modèle méréologique (Gessler, 2005) s'est tout naturellement installé. La représentation apparaît à tous les niveaux de notre analyse, et chaque discours, parce qu'il est discours pour quelque auditoire, en possède les marques.

**Le préconstruit culturel.** Faire agir à partir d'une représentation de la connaissance implique qu'il existe une activité telle que dans un contexte discursif particulier, l'auditoire reconnaît qu'un signe lui est adressé et que ce signe réveille, actualise ou circonscrit une monade spécifique de connaissance, en jeu et enjeu de la communication. Il y a ici, plusieurs notions à préciser. Lorsqu'un acteur agit discursivement, et par le fait même de mettre en œuvre une langue, il mobilise tout un ensemble de connaissances. Celles-ci sont articulées entre elles, transformées parfois, mais ces connaissances sont essentiellement préconstruites. Elles sont de nature socio-culturelle. En tant que notion, elles ne sont jamais stables. Comme le mentionne Varela (1988),

*L'acte de communiquer ne se traduit pas par un transfert d'information depuis l'expéditeur vers le destinataire, mais plutôt par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée.*

Il est donc indispensable de postuler l'existence de connaissances préconstruites, il est de plus indispensable de se représenter le préconstruit

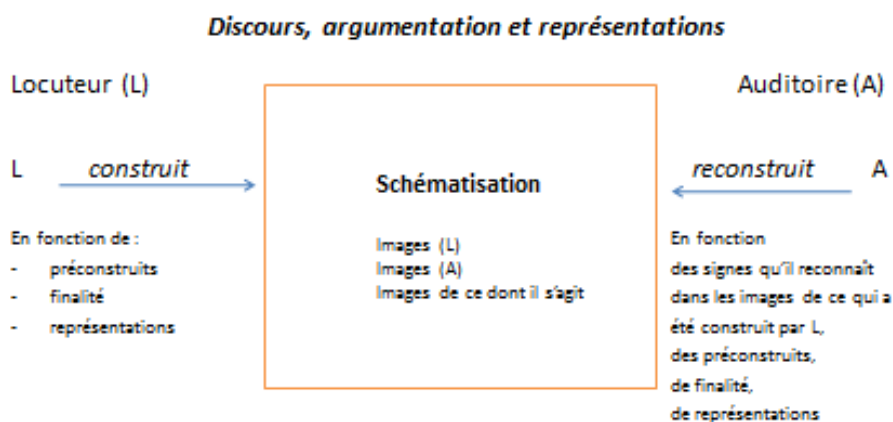


culturel de celui auquel on s'adresse faute de quoi on risque d'échouer par rapport à la finalité de notre action discursive. Ces connaissances sont de nature sociale et culturelle, et sont vouées à être constamment modifiées. Ainsi, les préconstruits constituent le cadre naturel et indispensable dans lequel le discours va s'inscrire ; le locuteur doit assimiler les contenus déjà là, et les accommoder à l'aune de ses objectifs discursifs et en fonction de ceux à qui il s'adresse.

**La construction des objets de discours.** La théorie de la logique naturelle que nous utilisons pour analyser un processus communicationnel se présente comme capable de représenter le processus constructif logique des objets de discours et leur insertion dans un réseau argumentativo-raisonné. Le discours étant chaque fois un événement particulier créant du sens, il construit nécessairement des objets de pensées à partir de la signification des termes qu'il met en œuvre. Construire, ici, c'est mettre en œuvre des activités logico-discursives ; elles ont des fonctionnalités diverses, telle ancrer un objet de discours, le déterminer, prendre en charge une détermination, articulés des énoncés, modaliser, etc. ces objets sont indéniablement attachés aux référents auxquels ils sont liés, comme ils le sont par rapport à l'aspect sous lequel ils sont présentés et traités.

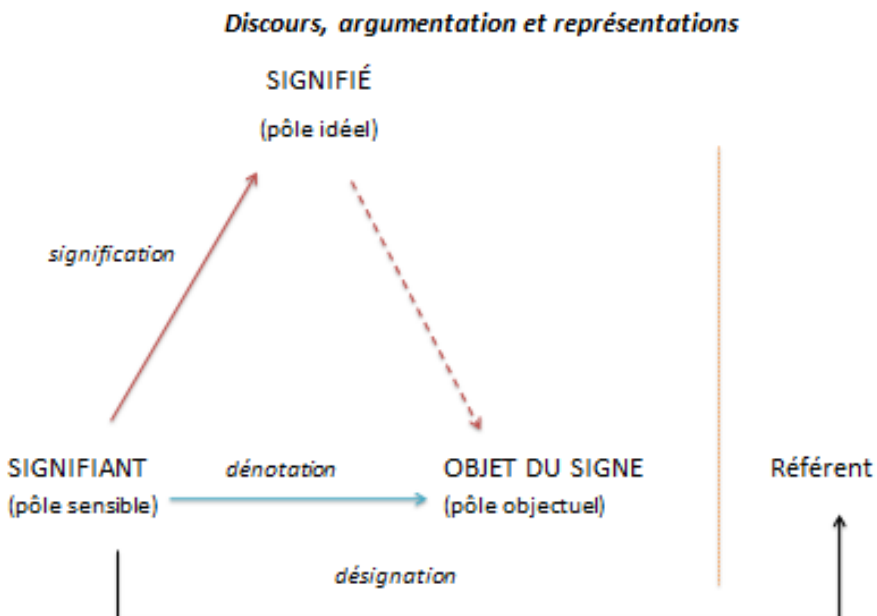
*Un locuteur qui, dans une situation donnée construit une schématisation pour un auditoire donné, est conduit à admettre deux sortes de faits à propos de tout objet qu'il traite. D'abord qu'il existe une famille de propriétés, une famille de relations et une famille de transformations dont il y a sens à se demander si elles s'appliquent ou non à l'objet, ... . Ensuite que certaines d'entre elles s'y appliquent actuellement et que celles-ci n'ont pas à être dites (Grize 1982).*

Considérant ces cinq postulats que nous considérons comme essentiels aux fondements de la logique naturelle, le schéma de la communication peut être présenté de la manière suivante :



Il y a donc ici la nécessité d'inscrire en mots les images qui devraient, qui devront, être perçues comme signe pour quelqu'un de quelque référent, qu'il soit concret (le monastère Voronet) ou culturel (la liberté). Ces signes ne sont pas dans le monde, ils sont issus de toutes ces représentations induites et apparaissent dans le discours comme tels si ces représentations sont convenablement évaluées ; ils induisent donc la reconstruction par résonance d'une épure schématique peu ou prou conforme aux vœux du locuteur. Ces indices, reconnus comme signes, sont donc reconnaissables et identifiables ; ils sont dès lors ouverts à une méthodologie de leur reconnaissance. A cet égard, une analyse catégorématico-syncatégorématique associée à la distinction logique thème/rhème est intéressante (Miéville 2010), tout comme le regard porté par la problématologie (Salavastru 2009).

Mentionner cet usage important du signe, nous engage à nous interroger sur cette notion. Qu'est-ce qu'un signe ? De brillants prédécesseurs, De Saussure, Peirce, notamment, se sont employés, chacun à sa manière, à en offrir un modèle. Nous inspirant des deux et en les trompant tous les deux, nous nous sommes employés à dessiner un autre modèle en fonction de notre objet d'étude.



L'objet du signe est ce qui en contexte, et en fonctions des représentations et de la finalité de la communication prend vie et forme *hic et nunc* à l'exclusion de tout autre aspect non pertinent par rapport à l'objet construit.

## 5. Conclusion

*Il n'y pas de monde en soi, mais des versions de mondes. Chaque configuration discursive et actionnelle construit sa version du monde.* (Vernant 2009).

Chaque discours est, en effet, l'expression d'un évènement unique. Il est incrusté des images de sa construction et des représentations qui ont présidé à son élaboration ! Il donne ainsi à qui peut ou qui veut l'habiter, et surtout à qui veut l'analyser, les indications de sa reconstruction. En puisant dans l'arsenal de la logique naturelle il est alors possible d'offrir une description de chaque construction.

Par comparaison, par exemple, il est possible d'opérer une taxinomie des arguments, des constructions et des organisations raisonnées.

Il est intéressant d'étudier les mécanismes propres à certaines familles d'argumentations. Actuellement, les travaux prometteurs que conduit Rebecca Bendjama, portent sur les mécanismes de la déconstruction et de la subversion.

La logique naturelle étant une logique de l'objet et du sujet, elle autorise l'établissement de liens entre forme et représentations sociales, entre figures cognitives et processus d'apprentissage (rôle de l'analogie, de l'exemple, structures explicatives, ...).

Elle permet également d'interroger la genèse de l'acquisition des activités logico-discursives, prolongeant ainsi, le projet piagétien dans son essence psycho-génétique. C'est une recherche que je goûte et partage actuellement avec l'équipe de recherches de mon collègue Milton Campos de l'Université de Montréal.

Cette quête incessante des lois du sens communs qui s'expriment en discours révèlent d'une part que la finesse de cette activité raisonnée n'a rien à envier à la noblesse de la logique formelle, et d'autre part que sa poursuite offre les plus belles moissons, celles consistant à connaître toujours davantage ce que penser en discours veut dire et peut faire. C'est une aventure passionnante, et comme l'écrivait J.-P. Sartre, *l'aventure, c'est quand on en parle.*

## Références

- BOUTET, J. 1994. *Connaître le sens*. Collection « Sciences pour la communication ». Berne : Lang.
- GESSLER, N. 2005. « Introduction à l'œuvre de S. Lesniewski ». *Travaux de logique*. Fasc. III : *La méréologie*. Neuchâtel : Université de Neuchâtel.
- GRIZE, J.-B. 1982. *De la logique à l'argumentation*, Genève : Droz.
- GRIZE, J.-B. 1996. *Logique naturelle et communication*, Paris : PUF.
- MIEVILLE, D. 2010. « Logique naturelle, aspects méthodologiques et perspectives ». *Logique naturelle, enjeux et perspectives. Travaux de Centre de Recherches Sémiologiques* 68. Neuchâtel : Université de Neuchâtel.
- SAVALASTRU, C. 2010. *Essai sur la problématique philosophique*. Paris: L'Harmattan.
- VARELA, F. 1989. *Connaître les sciences cognitives*. Paris : Seuil.
- VERNANT, D. 2009. *Discours et vérité*. Paris : VRIN.